

et le baron avait juré qu'elle paierait ce méfait de sa vie.

La biche arriva sur nos voyageurs ; ils s'effacèrent pour lui livrer passage, l'homme à droite, et l'enfant à gauche, et ils virent tous deux que dans ces grands yeux il y avait des larmes.

— Tayaut ! tayaut ! tayaut !

Et les fanfares de sonner la vue ! les chiens de hurler !

Le voyageur et la petite fille avaient, cependant, repris leur place au milieu du chemin qu'ils barraient tout entier. Les chiens, à leur tour, arrivaient à pleine course, et derrière les chiens, M. le baron et ses piqueurs.

— Arrière ! cria-t-il du plus loin qu'il aperçut l'homme au bâton. Le chemin est à moi !

L'homme continua paisiblement sa route.

— Arrière ! mendiant ! je suis le baron de Pfifferlackentrontonstein, ancien conseiller de l'ancien prince souverain de Rudelsigmarienthal-Tartemp...

Il faut le temps pour prononcer de si nobles noms ; le baron en était encore à Tartemp... que les chiens, moins prolixes, se jetaient déjà sur notre voyageur. C'étaient de forts chiens, connus à dix lieues à la ronde pour être méchants comme des loups enragés.

— Mords là ! dit tout bas le piqueur. Kiss ! kiss ! kiss !

La belle culbute qu'il espérait, ce piqueur !

Il y eut une culbute, ce fut celle des chiens, qui se roulèrent, tombant les uns sur les autres, jusqu'aux pieds des chevaux, comme si trente mains robustes (ils étaient trente) les eussent pris par la peau du cou et lancés à la volée.

— Târtéifle !

Le voyageur n'avait pas seulement levé son long bâton. Il continuait sa route comme si de rien n'eût été.

— Zâgramente târtéifle !

Les chiens revinrent sur les chevaux, qui se cabrèrent, qui ruèrent, qui se retournèrent et dévalèrent le chemin creux, comme si le diable était à leurs trousses.

Le baron menaçait tant qu'il pouvait les chiens, les chevaux, les voyageurs et même la biche, qui était allée retrouver son daim. Rien n'y faisait. — Je crois que le baron, cédant à un moment d'impatience, déchargea même un peu son fusil à deux coups et une paire de pistolets qu'il avait sur ce malencontreux voyageur. Celui-ci secoua ses hail lons, et les balles tombèrent dans la neige.

Le baron ne s'arrêta qu'au perron de son château. Il battit la baronne pour la première fois de sa vie, bien qu'elle fut née palatine de Choumakre. Depuis, il en prit l'habitude, qui est une seconde nature.

XXXVIII.—LES TROIS-PUITS.

Le baron eut tort de battre sa femme ; ce sont là de mauvais procédés. Mais si le prince souverain de (le nom est ci-dessus) n'avait pas vendu ses Etats au roi de Prusse pour payer son marchand de bière, jamais voyageur n'eût osé manquer ainsi de respect au baron. En sorte que le baron n'aurait jamais battu la baronne. Il faut admettre le cas de force majeure.

L'homme et la petite fille arrivèrent au lieu dit

les Trois-Puits, qui forme une des entrées de la grande galerie des mines d'Andreasberg.

L'homme dit à l'enfant :

— Descends, ma Ruthaël. Parcours les travaux et reviens me dire ce que tu auras vu.

L'enfant se mit dans la banne et sonna la cloche. La banne s'enfonça dans la nuit.

L'homme continua de marcher, mangeant un morceau de pain dur et buvant à sa gourde.

XXXIX.—LA MINE D'ANDREASBERG.

C'est une immense ville souterraine qui a des milliers de rues, places publiques, des églises, des palais, des canaux, des lacs, des boutiques, des théâtres, des hôpitaux et des salles de bal.

On pourrait rebâtir Berlin en argent avec toutes les richesses qui sont sorties de cette inépuisable mine.

Dans la banlieue de cette féerique cité, à neuf cents mètres au-dessous du sol, deux hommes piquaient le minerai, auprès d'une flaque d'eau sombre comme l'Achéron.

Leurs lanternes brûlaient tristement à leurs pieds.

Tous deux s'arrêtèrent pour essuyer la sueur de leurs fronts.

— Ami, dit l'un d'eux, causons encore de ce rêve que nous avons tous deux.

— Soit, répondit l'autre, ce rêve guérit ma fatigue. Il me semble que ce rêve me rend le parfum des fleurs, l'air libre et les doux rayons du soleil.

Ils s'assirent côte à côte, et le premier reprit :

— Je m'appelais donc sir Arthur...

— Certes, l'interrompit l'autre, j'ai gagné bien des louis à un gentilhomme de ce nom... mais ce n'est pas vous !

— Vous avez peut-être raison, ami, ce n'est pas moi ; du moins il y a des moments où je ne saurais l'affirmer moi-même... on m'a pris mon corps, voilà ce que je crois ; et n'est-ce pas folie de croire ainsi à l'impossible ?

Son compagnon secoua lentement la tête.

— Moi, dit-il, j'étais comte... et colonel... j'avais une femme que j'aimais... un enfant adoré... Il faut bien que cela soit, puisque leur souvenir emplit mes yeux de larmes !

— Et l'on vous a pris votre corps aussi, n'est-ce pas ? interrogea sir Arthur.

— Oui, une nuit, mon château brûlait... cet homme... mais c'était lui qui s'appelait sir Arthur !

L'autre mineur songeait laborieusement, la tête penchée sur sa poitrine.

— Alors, dit-il, c'est le même qui nous a pris nos deux corps !

Ils échangèrent des regards sans rayon. Quelque chose pesait sur leurs intelligences engourdies.

— Allons ! dit la grosse voix d'un gardien. Voilà encore ces deux fous qui se reposent ! A l'ouvrage, coquins ! vous ne gagnez pas le pain que vous mangez !

Les deux pauvres mineurs reprirent leurs pics docilement et se remirent à l'ouvrage.

Derrière le gardien, une belle jeune fille venait, vêtue comme une demoiselle de riche maison.

Le gardien se tourna vers elle et lui dit :

— Voyez-vous, mademoiselle, il faut sans cesse surveiller ces deux-là. Ils ont un coup de marteau,